Ami du Clergé du 4 septembre 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XLVII. *16e Dimanche après la Pentecôte :* Guérison d'un hydropique et surveillance des Pharisiens, 305.
Pour la fête de N.-D. des Sept-Douleurs. — Les Sept Douleurs de la Sainte Vierge, 307.
Courtes instructions sur la Morale. — XXXII. La charité *(suite)*, 309.
Petits prônes sur les Commandements. — XX. *Deuxième commandement de Dieu :* Le vœu, 311.
Causeries liturgiques. — XVI. Les grandes fêtes de l'Eglise après la Pentecôte : II. Fête du Sacré-Cœur, 2. Doctrine, 312.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XLVII

16e dimanche après la Pentecôte

GUÉRISON D'UN HYDROPIQUE ET SURVEILLANCE DES PHARISIENS

Mes frères,

Jésus entra dans la maison d'un chef des Pharisiens, un jour de sabbat : « et ils l'observaient ». Quelle audace et quelle malice ! Ils l'observaient. Pour l'admirer ? Non. Pour le suivre ? Non. Pour le prendre en défaut, car pendant qu'ils étaient à table, un malade, un hydropique se trouva devant lui. Voilà ce que nous dit l'évangile. Ne nous attardons pas. Constatons d'abord que cette scène est odieuse, et que malheureusement elle se reproduit encore. — Demandons-nous quelle doit être notre attitude quand nous y sommes mêlés, — et à quels efforts méritoires il nous faut consentir pour y faire bonne figure.

I. — *Scène étrange et odieuse*

S. Jean écrit : « Il est venu parmi les siens et les siens ne l'ont pas reçu. » Cette constatation est de tous les jours. Qu'a-t-il en effet rencontré sur ses pas ?

Des adversaires, comme les Pharisiens de notre Evangile. Que sont-ils donc ces hommes ? Des orgueilleux, qui prétendent n'être pas comme les autres. Ils avaient gardé, il est vrai, la véritable doctrine en ses points essentiels et la défendaient contre les attaques et les scepticismes des Sadducéens, mais ils savaient fort bien que leur rigidité extérieure cachait le mépris des lois principales de la religion juive. Ils prenaient les premières places dans les synagogues, dans les réunions et dans les festins, sans se soucier d'être les premiers au regard de Dieu. N'importe, ils tiraient de cette supériorité superficielle un orgueil insupportable. Qu'étaient-ils encore ? Des hommes influents. Leur secte, au temps de N.-S., comptait près de six mille membres, tous bien rentés, d'une influence redoutable et encombrante.

Des hommes sans cœur au surplus. Remarquez. Le malade est là, sollicitant discrètement sa guérison. Il s'est présenté avec timidité. La nature de sa maladie est de celles qui ajoutent par la difformité qu'elle témoigne, une humiliation aux souffrances qu'elle suppose. Il n'a sans aucun doute pas troublé la réunion ; aucune parole n'a interrompu les conversations. Comme les pauvres, il se tait ; mais il sait depuis longtemps, au moins par ouï-dire, la bonté compatissante du Sauveur. Il le regarde, Jésus le voit. Echange béni de ces yeux qui se rencontrent et qui vont émouvoir le cœur du divin Maître. Il peut le guérir, il le veut ; mais c'est le Sabbat, le jour du Seigneur, jour sacré dont toutes les minutes sont strictement réservées à la pensée, à la gloire, à l'adoration de Yahweh. Moïse en a fixé la prescription, les Pharisiens pendant des siècles ont multiplié autour d'elle les observances extérieures, les rites compliqués et les défenses méticuleuses. Quelle sera leur indignation s'il paraît la transgresser !

Ces doctrinaires stériles et ambitieux, adversaires dissimulés existent encore. Dans les clubs, dans les salons, dans les rues, dans la presse, de leur parole décisive et tranchante ils accablent ceux qui ne pensent pas comme eux pour se donner à eux-mêmes unn brevet de vertu et d'honnêteté. Ils méprisent les devoirs quotidiens, mais étalent de belles dissertations sur les dogmes chrétiens qu'ils interprètent à leur façon. Quand on le leur fait remarquer, ils vous répondent : Je connais ma religion, je fais maigre, je vais à la messe le dimanche, je fais même mes Pâques : que voulez-vous de plus ? Que j'observe les lois de la chasteté, de la justice, de la charité ? Bon, mais vous n'êtes plus de votre siècle. Formalisme inacceptable, qui nuit peut-être davantage à la religion que les persécutions d'autrefois.

A côté d'eux, voici *les observateurs sceptiques.* Quand le Sauveur passait sur nos chemins, ils ont entendu ses enseignements, ils ont constaté la parfaite identification de sa conduite et de ses paroles, ils l'ont suivi, même peut-être quelque temps dans la secrète pensée qu'il y aurait espoir avec lui d'un renouveau profitable. Et puis ils ont compris que « son royaume n'était pas de ce monde », que c'est pour le ciel qu'il faut travailler. Alors ils se sont dit et ils ont affirmé du haut de leur infaillibilité : « c'est un rêveur. » En face de son Evangile ils ont dressé le leur, tout fait de prescriptions agréables, de jouissances immédiates, de possessions abondantes. Ils sont encore les mêmes. Vous les connaissez sans doute, vous les avez vus, vous pourriez mettre des noms sur certains souvenirs. Quelle tristesse pour la Vérité éternelle d'avoir à se défendre contre de telles incompréhensions !

A côté encore voici *les sympathiques.* Il devait s'en trouver quelques-uns tout de même parmi les convives. Oh ! pas très braves encore, et ne se sentant pas d'humeur à se dresser contre une hostilité qui aurait pu leur attirer des ennuis. Mais enfin ce jeune maître est « quelqu'un », sa doctrine est séduisante, sa bonté inlassable, le cortège des pauvres et des malades qui lui est habituel montre son désintéressement et sa douceur. Néanmoins qu'il ne nous en demande pas trop, et qu'il ne nous mette pas en opposition avec les grands du jour. Eux aussi sont restés les mêmes. Ils ne nient pas que sa religion est noble, que ses miracles sont puissants, que son Eglise est étonnante, que le monde se trouverait mieux si ses préceptes étaient suivis. Ils réprouvent donc les persécutions, admettent volontiers que d'autres les suivent, que leurs femmes pratiquent leur foi et s'as-

socient aux confréries : ils garderont même de bons rapports avec ceux qui l'aiment. Mais pour eux ils se contenteront d'un service qui ne leur coûte pas. L'autre service, celui qui constitue précisément la preuve de l'amitié, ils le trouvent trop dur, et, la honte au fond de l'âme, mais obstinément ils remettent toujours au lendemain la fidélité totale et l'amour intégral.

II. — *Quelle doit être notre attitude dans ce conflit ?*

Poser la question c'est évidemment en ce qui nous concerne la résoudre. Depuis longtemps votre choix est fait. Pourtant n'y aurait-il pas quelque amélioration à apporter à notre conduite? Nous nous faisons si facilement illusion sur le sens et l'étendue de notre soumission !

Que demande donc N.-S. de nous ?

D'abord la fidélité. Elle comprend deux choses : la foi qui croit en la parole de Dieu — et l'adhésion de la volonté à l'accomplissement des préceptes.

Je dis : la foi, non pas une croyance vague et traditionnelle à une série de vérités plus ou moins contrôlées, sorte d'athéisme en somme puisqu'elle ne repose pas sur une conviction personnelle, et qu'elle s'envole avec une facilité déconcertante, mais la rencontre merveilleuse du don fait à Dieu des lumières qu'il possède et de l'esprit humain, qui les accepte parce qu'il les connaît. Croire, dit S. Thomas, c'est faire un acte « d'intelligence donnant son assentiment à la vérité divine sous l'empire de la volonté mue par Dieu au moyen de la grâce. » Il ne s'agit donc pas d'une foi paresseuse qui ne se donne jamais la peine d'établir ou d'étendre le bien-fondé ou le champ des croyances par des études personnelles, encore moins d'une foi inventée et qui se satisfait souvent de croyances transmises par des opinions dont le moins que l'on peut dire c'est qu'elles manquent d'autorité, souvent de légitimité. Combien parmi nos croyants d'aujourd'hui seraient incapables de dire ce qu'ils croient et pourquoi ils croient. Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans cette méthode et cette indifférence une méconnaissance outrageante du don de Dieu ?

N'est-elle pas à la base de ces fléchissements incessants de nos volontés ? La loi, quelle qu'elle soit est toujours gênante. Pour en observer les préceptes il faut une conviction forte de l'autorité qui l'impose et des sanctions qui en suivraient la transgression. Surtout qu'ici Dieu n'admet pas les demi-fidélités ; qu'il exige, comme il le dira aux Pharisiens que nous ne nous contentions pas « de nettoyer les dehors de la coupe et du plat mais que nous soyons au dedans de nous aussi purs qu'à l'extérieur ». Observer la lettre, c'est quelque chose évidemment, mais en garder l'esprit, c'est mieux. Avis donc aux personnes dévotes qui font partie de plusieurs tiers-ordres, qui fréquentent tous les pèlerinages, s'inscrivent à tous les camps, multiplient les dévotions, et qui sont insupportables en famille et dans la société, médisent sur tous, calomnient quelquefois, sont acariâtres, dures et encombrantes. Formalisme ! que Dieu rejette, qui scandalise les bons et éloigne de l'Eglise et de la religion les hésitants et les faibles. Formalisme qui poussait les Pharisiens à reprocher à N.-S. de guérir un jour de sabbat alors qu'ils n'auraient sûrement pas laissé dans un puits où il serait tombé leur âne ou leur bœuf.

Allons plus loin, car la doctrine du Christ est une doctrine, qui, loin d'asservir, dilate. Ce que N.-S. réclame de nous c'est encore *la générosité*, c'est-à-dire cette disposition d'esprit qui nous fait considérer son service, non comme le font trop souvent, surtout à notre époque, les salariés qui réduisent leur travail à une ponctualité matérielle et stricte, ne donnant pas de leur activité un iota en plus que celui qu'exigent les réglements, qu'ils transgresseront d'ailleurs par la grève, sur la première invitation ! service d'esclave et non d'homme libre, mais une attitude plus large qui ira jusqu'au dévouement. Les préceptes imposent une loi ; l'appel de Dieu à un service plus généreux nous invite à le suivre jusque dans les conseils.

Ici nous entrons dans le vrai domaine des amis de Dieu. Prenons quelques exemples. La prière est obligatoire; mais il y a tant de façons de nous y résoudre, et entre la formule que l'on récite, pour s'en débarrasser, sans en percevoir le sens ni la beauté, et le soupir de l'âme qui fait monter vers le ciel son amour, quelle distance ! La messe du dimanche est indispensable, mais entre la façon dont la plupart de nos chrétiens s'y comportent et l'attention affectueuse dont se pénètrent ceux qui en comprennent la splendeur, quelle distance ! Respecter son prochain, ne pas le tuer ni par les coups qu'on lui porte ni par les langues qui déchirent sa réputation, et la vraie charité qui cherche toutes les occasions de lui venir en aide, quelle différence ! Ne prolongeons pas cette énumération. Il vous sera si facile de la compléter vous-même. Mais soyez sûrs que vous ne savez rien de l'esprit du Christ, qui est un esprit d'amour, si vous ne lui témoignez pas votre amitié, en allant jusqu'à l'observation des conseils qu'il vous propose, et que c'est là vraiment que vous pourrez vous dire que vous l'aimez comme il le mérite.

III. — *Il vous faudra pour cela vous résoudre à des efforts*

A *l'égard de vous-même d'abord*. Le service mercenaire est incontestablement plus facile. Il suffit pour cela de suivre notre nature, toujours portée à limiter le travail, à n'en considérer que le fruit immédiat, à réclamer contre ce que nous appelons parfois les exigences de Dieu.

Disposition désavantageuse, car elle nous prive des mérites surnaturels que nous procurerait l'esprit de sacrifice. Elle peut aussi nous mener très loin sur le chemin des concessions, car les caprices de la nature une fois satisfaits deviennent très vite des nécessités, celles-ci se changeant ensuite en tyrannies. Rappelez-vous. Ce n'est ni tout de suite ni du premier coup que vous êtes descendus aux défaillances qui maintenant vous humilient ; lisez l'histoire, c'est peu à peu, par des coups d'essai que les criminels se sont dirigés vers la voie des forfaits qu'ils auraient cru impossible. Et ils y vont maintenant à l'aise, les remords eux-mêmes se taisent devant l'accoutumance.

C'est une loi universelle : si nous voulons rester maîtres chez nous, il faut nous imposer : à nos passions toujours renaissantes d'abord, et *à l'opinion qui leur apporte une singulière puissance*.

A l'égard de cette seconde autorité, car c'en est une, adoptez une triple attitude. Professez pour elle un certain mépris. En réalité, que vaut son jugement ? Trop souvent intéressé, superficiel, changeant,

plus préoccupé de satisfaire les puissants que de respecter la vérité, mérite-t-il vraiment que nous sacrifiions les droits de la conscience à une approbation de sa part, qui ne change en rien notre valeur aux yeux de Dieu ? De quel droit d'ailleurs l'opinion nous imposerait-elle ses verdicts ? Ne nous sentirons-nous pas grandir même à nos propres yeux, si nous savons faire acte d'indépendance à son égard ? Tactique du reste intelligente et salutaire, car il est avéré qu'elle respecte d'autant mieux les hommes, que ceux-ci s'inquiètent moins d'elle.

Pourtant n'exagérez pas et gardez-lui un certain respect. Car elle nous observe comme elle observait Jésus ; et elle nous juge sur des apparences évidemment, mais sur apparences dont elle prétend tirer des conclusions, qui peuvent augmenter ou diminuer l'estime que les autres professeront à l'égard de la doctrine dont nous sommes près d'eux les représentants. Combien de fois en effet ceux qui nous observent, qui savent notre genre de vie, nos pratiques religieuses ont-ils, de nos faiblesses mêmes : orgueil, jalousies, médisances, négligences dans notre devoir d'état, conclu, injustement d'ailleurs, que le Maître que nous prétendons servir n'est point si grand que nous voulons bien le dire, puisque nous respectons à peine les ordres ou les conseils qu'il nous donne. Alors, ayez pitié des faibles qui se laissent impressionner par les paroles des beaux parleurs ou les jugements hâtifs de leur esprit illogique ; efforcez-vous d'être toujours des modèles, afin de pouvoir, en troisième lieu :

Eclairer l'opinion. Les circonstances ne manquent pas, où nous pourrions dire une parole, donner un conseil, provoquer une initiative, venger l'Eglise des accusations dont on l'accable, encourager une bonne volonté, redresser une erreur et transformer ainsi en ami un indifférent ou même un adversaire. Une édification, une prière : telles sont aux yeux de Dieu les sources qui répandront sur nos frères les grâces puissantes qui les transformeront.

* *

Concluons. Comme jadis, chez le Pharisien, en ce banquet de la vie présente les adversaires et les indifférents à l'égard de Jésus sont toujours la majorité. « Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes et n'en est pas aimé. » Cette parole de N.-S. à sainte Marguerite-Marie se révèle toujours vraie, hélas ! Tant pis pour ceux qui s'obstinent dans une opposition ou une insensibilité aussi grave que ridicule, puisqu'aussi bien, le dernier mot, c'est Dieu qui le prononcera. Restons, nous, parmi les fidèles, et que ce titre trouve en nos existences un plein rendement. Fidèles, soyons-le par nos pensées, par nos désirs et par nos actes ; que le monde s'en rende compte, et sans fausse honte confessons notre foi. Faisons mieux encore. Bénéficiaires de ce don divin qu'est la croyance en la vérité, sensibles à la plainte du Sacré Cœur, essayons de convertir nos frères. L'apostolat n'est pas une fonction réservée, à laquelle sont admis seulement quelques privilégiés ; il est offert et possible à tous. Pratiquons-le ; et méritons que quelque jour Dieu nous récompense, non seulement du bien que nous aurons fait, mais de celui que nous aurons provoqué. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

LES SEPT DOULEURS DE LA T. S. VIERGE

Fac me... Crucifixo condolere, donec ego vixero.

Faites que je souffre avec Jésus jusqu'à mon dernier soupir.

Mes frères,

Tel est l'étrange vœu que l'Eglise nous fait formuler en ce jour, dans la sublime prose du *Stabat Mater* que vous venez de lire. Vous ne devez pas vous en étonner en cette solennité, consacrée à honorer Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Quel est le but de cette fête ? C'est de rappeler aux chrétiens les grandes souffrances de Marie, et par ce souvenir nous porter à la glorifier, à l'aimer et surtout à l'imiter. Marie a souffert immensément, vous le savez bien, et ses souffrances ont duré autant que sa vie.

L'Eglise, il est vrai, ne parle que des sept douleurs qu'endura la Sainte Vierge. Mais cette expression ne signifie point que Marie n'a été éprouvée que sept fois dans le cours de son existence, le reste de ses jours ayant été remplis de joie et d'allégresse. Au contraire, elle nous marque la plénitude de la douleur qui enveloppa l'âme de Marie. Dans l'Ecriture et la liturgie, en effet, le nombre *sept* est un nombre parfait, et qui par conséquent marque la perfection de l'objet auquel il se rapporte. Marie a donc éprouvé le plus haut degré de la douleur, à ce point que, peut-on dire, aucune créature n'a souffert comme elle, et même elle a souffert plus que toutes les créatures ensemble.

Cependant, autre explication, cette douleur si intense et si continue ne fut point absolument uniforme. De même que dans un ouragan il se produit certains coups de vent plus violents qui arrachent, déracinent et renversent tout, de même en Marie il y eut certains violents accès de douleur qui brisèrent son âme au moment où ils se produisirent. Ces secousses plus fortes sont au nombre de sept, et elles se rattachent à sept circonstances spéciales de la vie de Jésus.

Les voici, afin que vous entriez plus avant dans la connaissance de cette fête, et que par là votre cœur puisse s'occuper plus fructueusement et plus amoureusement durant cette journée des douleurs de Marie.

I

Nombreuses sont les mères pour qui leur famille est un jour ou l'autre une cause d'angoisse, de peine, de tourment. Cependant la plupart ont au moins ce bonheur de pouvoir jouir en paix de leur enfant au berceau. Pour elles son premier sourire, son premier bégaiement, sa première caresse. Les mères alors sont heureuses, et comment ne le seraient-elles pas, puisque l'enfant au berceau, c'est l'aurore qui se lève à l'horizon, et qu'y a-t-il de plus radieux, de plus réjouissant que l'aurore ? C'est alors que rien n'empêche d'imaginer l'avenir à sa façon, de le concevoir brillant et prodigue de libéralités pour la mère et l'enfant. Imaginations souvent trompeuses et souvent déçues, je le veux bien, mais qui néanmoins dédommagent les mères de bien des peines !

Eh bien ! m. f., ce dédommagement, Marie ne

l'eut même pas, et six semaines s'étaient à peine écoulées depuis la naissance de Jésus que Dieu lui ravissait toute joie. Il mettait sur ses pas son prophète, le saint vieillard Siméon, qui prédisait pour le Fils la vie la plus orageuse et la plus en butte aux contradictions, et pour la mère un glaive d'indicible douleur qui devait lui transpercer l'âme.

Hélas ! Siméon n'avait dit que trop vrai. Marie l'éprouva bientôt quand elle apprit les desseins criminels d'Hérode, et qu'une nuit Joseph, son céleste époux, la réveilla pour l'exil. Le salut de l'enfant était à ce prix.

L'exil finit bientôt, il est vrai, à l'heure marquée par Dieu. Des vingt années et plus qui suivent, nous ne savons qu'un événement, et c'est encore une des douleurs de Marie. L'enfant reste perdu durant trois jours. L'âme de Marie est dans les transes les plus affreuses ; enfin elle retrouve son Fils bien-aimé ; elle tente alors un léger reproche d'avoir été ainsi abandonnée et délaissée par lui. La réponse de Jésus lui enleva toute illusion : il était à son Père du ciel, avant d'être à sa Mère de la terre, et s'il allait vivre sous le même toit à Nazareth pendant dix-huit années, c'était moins certes pour plaire à sa Mère, qu'il aimait cependant plus qu'aucun fils, que pour faire la volonté de son Père et accomplir à la lettre les décrets divins.

Les dix-huit années de la vie cachée de Nazareth s'écoulèrent, et la vie publique commença. Elle eut ses amertumes, mais elle eut aussi ses joies et ses triomphes. Marie n'y parut point. Quand elle revit son Fils, ce fut pour souffrir encore et boire, comme lui, son calice jusqu'à la lie. Marie, en effet, rencontra Jésus sur le chemin du Calvaire, dans l'état que vous savez, condamné comme un scélérat, portant sa lourde croix.

Marie le vit et ne put rien pour lui. Elle le vit même attacher à la croix, exhaler son dernier soupir. Puis elle reçut dans ses bras le cadavre de son Fils aimé, le contempla encore sans pouvoir se rassasier, jusqu'à ce qu'enfin cette dernière consolation lui fût ravie et qu'elle dût confier aux ténèbres du tombeau ce visage qui faisait tout son bonheur comme toute sa souffrance.

Et c'est ainsi, m. f., que Marie obtint son titre de Mère des Douleurs. Certes il fut bien mérité.

II

Mais puisque je parle, ou plutôt puisque je suis sensé parler aux mères chrétiennes de cette paroisse, il est peut-être bon de se demander pourquoi cette fête est une fête de leur Association. Le sachant, elles honoreront mieux N.-D. des Douleurs.

Le pourquoi ? Eh bien ! m. f., c'est d'abord parce que Marie est Mère et le modèle des mères, et à ce titre, aucune des fêtes de la Sainte Vierge ne doit passer inaperçue pour une mère chrétienne.

C'est ensuite et surtout parce qu'elle est la Mère douloureuse, *Mater dolorosa.* Or toutes les mères sont des mères de douleur. Elles tiennent du péché de la première Eve ce triste, mais inaliénable privilège. Il pèse sur elles depuis le jour où fut portée contre la femme cette malédiction : « Je multiplierai tes maux ; tu enfanteras dans la douleur. » Dès lors les mères sont vouées à la souffrance ; et cette souffrance qui est la rançon de leur titre de mères, Dieu a voulu qu'elle eût son complément dans toutes les angoisses, tous les soucis, toutes les peines, toutes les alarmes, toutes les inquiétudes qu'elles éprouveront tant qu'elles seront sur cette terre, au sujet des enfants auxquels elles ont donné le jour.

Or, pour leur permettre d'être à la hauteur d'une mission si pénible, si remplie de sacrifice, Dieu leur a donné un modèle et une source inépuisable d'énergie et de courage ; et ce modèle, cette source toujours féconde à laquelle les mères, sous peine d'être inférieures à leur tâche et de n'être point de vraies mères, doivent puiser sans cesse, c'est l'âme de N.-D. des Douleurs.

III

Je n'en dis pas davantage, car il faut qu'à part ce profit spécial, tous nous tirions de cette fête une leçon. Et cette leçon que je vous propose, je la trouve dans le *Stabat,* qui en renferme tant et de si sublimes : « *Fac me... Crucifixo condolere donec ego vixero.* Faites que je souffre avec Jésus jusqu'à son dernier soupir. »

Telle est la prière que nous formulons, m. f., et elle vaut la peine d'être comprise, car elle renferme tout le secret de la vie chrétienne.

« Souffrir avec Jésus » a deux sens. Cela veut dire d'abord qu'il faut compatir à ses souffrances. Et compatir aux souffrances du Fils de Dieu, c'est chercher à les connaître, à les apprécier, à en mesurer l'intensité ; c'est y penser souvent, c'est les pleurer, les regretter, regretter la cause de ces souffrances, le péché, regretter surtout la part que nous y avons comme complices des bourreaux, et par là-même faire pénitence.

C'est, en second lieu, unir nos souffrances à celles du Fils de Dieu. C'est le seul moyen de les rendre utiles et méritoires, et d'autre part, c'est l'unique ressource que nous ayons pour les adoucir et les rendre supportables.

Mettons bien à profit cette double leçon, m. f., que je ne puis qu'indiquer à la hâte. Agir ainsi, ce sera grandement honorer Marie et adoucir les amertumes de son cœur.

Car, si aimer Jésus c'est aimer Marie, aimer les souffrances de Jésus, y compatir, les pleurer, les ressentir en son âme et travailler à les tempérer par une conduite chrétienne et expiatoire, ce sera aussi, n'en doutons pas, tempérer les douleurs de la Sainte Vierge.

Et pour pénétrer davantage votre âme de cette obligation qui doit être si douce et si chère à tout chrétien, durant cette journée récitez pieusement le *Stabat,* méditez-le, soyez résolus à pratiquer plus pleinement les sentiments qu'il fait exprimer à nos lèvres. Et si ces sentiments passent de nos lèvres à notre cœur, si ces sublimes paroles, au lieu de rester de simples paroles, deviennent des actes, alors, m. f., vous direz avec plus de confiance cette strophe qui termine la prière dont je parle, et vous comprendrez comment Marie doit être secourable, au terrible jour de la mort, à ceux qui auront honoré ses douleurs :

« Pour que je ne brûle point dans les flammes éternelles, ô Vierge, soyez ma défense au jour du jugement ! »

Flammis ne urar succensus,
Per te, Virgo, sim defensus
In die judicii. Amen.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XXXII

LA CHARITÉ *(suite)*

Mes frères,

Nous nous sommes posé deux questions : pourquoi et comment devons-nous aimer Dieu ? Nous avons répondu en disant que nous devons aimer Dieu, parce qu'il nous en fait un commandement et parce qu'il est infiniment parfait, infiniment bon et infiniment aimable. Nous devons l'aimer par-dessus toutes choses ; notre amour doit être affectif, effectif, continuel et souverain. Il nous reste à considérer quelle est l'attitude des hommes vis-à-vis de Dieu, qui pour eux a tant d'amour et quels bienfaits leur apporte leur amour pour Dieu.

I. — *Attitude des hommes vis-à-vis de Dieu*

Les uns ne connaissent pas Dieu ; les autres le connaissent mais très différemment.

A) *Les uns ne connaissent pas Dieu.* — Dans cette catégorie apparaît tout d'abord la multitude des païens adonnés au culte des faux dieux et dont la conversion est si dure. Admirons les missionnaires, « hérauts de la bonne nouvelle » qui quittent tout, famille, pays, habitudes, etc... pour partir au loin et essayer, par leurs privations, leurs souffrances, au besoin par le martyre, de gagner des âmes au Christ. Admirons-les, mais surtout aidons-les par notre générosité et par nos prières.

Mais combien de chrétiens ne connaissent pas Dieu, faute d'instruction religieuse suffisante. Préparés hâtivement à la première communion, ils ont vite fait de perdre les notions rudimentaires de la religion ; le vent desséchant de l'indifférence a tôt fait de souffler la faible et vacillante lumière de leur foi à peine née et exsangue. Comment voulez-vous qu'ils aiment Dieu ? Ils ne le connaissent pas ; et alors « *ignoti nulla cupido* ». Et ne l'aimant pas, ils restent dans la mort : *Qui non diligit manet in morte.* Ils y restent d'autant plus qu'ils s'accoutument volontiers à cet état lamentable, qui ne trouble pas leurs instincts, ne gêne pas leurs passions et ne leur demande pas d'effort de volonté.

Combien n'en connaissez-vous pas de cette sorte ? Il y en a peut-être parmi vos proches, vos amis, dans votre entourage. Si vous aimez vraiment Dieu et votre prochain, soyez pour eux et près d'eux de véritables apôtres.

B) *Ceux qui connaissent Dieu.* — Parmi ceux qui connaissent Dieu il y a toute une gamme de nuances, de divergences, voire même d'oppositions.

1. Les uns le connaissent *pour le haïr :* ce sont les impies, les apostats, qui travaillent à détruire l'idée et le culte de Dieu dans le monde. C'est à Dieu lui-même et pour lui-même qu'ils en veulent, par suite à l'Eglise et aux ministres du culte. C'est l'inimitié satanique qui constitue un de ces péchés contre le St-Esprit, dont parle N.-S., puisque c'est un péché formel contre l'amour dû à Dieu, et que précisément le St-Esprit est l'amour réciproque, éternel et substantiel du Père et du Fils.

Ne pourrions-nous pas rapprocher de ces gens à haine froide, résolue, voulue, partisane, tous ces mauvais chrétiens qui, avec une malice diabolique, s'abandonnent à toutes leurs passions, commettent toutes sortes d'abominations et de péchés, se moquent pour ainsi dire de Dieu et de sa loi, de ses menaces et de ses sanctions. Ils vont à grands pas à l'aveuglement de l'esprit et à l'endurcissement du cœur, faisant fi de la voix de l'Eglise.

Pour vous, qui aimez Dieu, quel terrain propice à l'apostolat de la prière et du sacrifice !

2. D'autres connaissent Dieu mais plutôt théoriquement, sans descendre sur le terrain pratique ; ils se laissent aller à cette *indifférence* que stigmatisait Pascal, en l'appelant « manque de cœur. » Pour servir Dieu, il faudrait se gêner, se faire violence ; on préfère se laisser glisser au fil de cette paresse qui déserte le « combat spirituel ». C'est la marque évidente que l'on n'aime pas Dieu. Comment, en de telles conditions, pouvoir vivre en état de grâce, dans la charité du Christ ?

3. Il en est qui, sans traiter Dieu de quantité méprisable, ne lui donnent pas, dans leur vie, la place à laquelle il a droit. Ils le connaissent, même ils prétendent l'aimer, mais ils s'abusent eux-mêmes ; ils aiment Dieu *en paroles, mais pas en actes ;* ils l'offensent par leurs œuvres et leur vie peu chrétienne, dont ils font, permettez-moi l'expression, une sorte de bouillabaise indigeste. Ils prétendent aimer Dieu, mais ils jettent par-dessus bord, à leur guise, sa loi et sa volonté. Ils admettent bien tels commandements, mais se dispensent d'obéir à tel autre, qui les contrarie et les gêne davantage ; comme s'ils pouvaient faire un tri. Nous n'avons pas le droit de glaner ce qui nous plaît dans les articles de foi, d'admettre les uns, de rejeter les autres ; il en est de même pour les articles de la charité : en violant un de ses préceptes, nous perdons la charité.

Que d'illusions on se fait souvent sur ce point essentiel ! Celui-ci prie, pratique, mais il est orgueilleux, prétend avoir la vérité infuse, n'admet que ce qu'il pense, que ce qu'il veut, rejette tout conseil, toute suggestion d'autrui et se cabre même avec rancune, quand on ne se courbe pas devant « *sa* » vérité. — Celui-là prie aussi, pratique, mais il est avare, dur, peu délicat en matière de justice. — Un autre n'est ni injuste, ni avare, mais il est vindicatif, rancunier, haineux, ne pardonne pas, ou son pardon n'est ni sincère ni total. — Un autre semble religieux envers Dieu, juste, équitable, bon envers le prochain, mais il est l'esclave d'une honteuse passion. — Un autre est chaste, mais il a ce qu'on appelle par contraste « une bonne langue », c'est-à-dire, une langue de vipère qui jette le fiel de ses médisances et le venin de ses calomnies sur son prochain, quitte à lui nuire atrocement et à faire peser sur ses propres épaules le poids d'une effrayante responsabilité, et de l'inéluctable réparation du dommage causé.

Tous ceux-là manquent de charité et même de justice. De quel droit prétendraient-ils aimer Dieu ?

4. Dans une autre catégorie il faut classer les chrétiens qu'on pourrait qualifier au point de vue spirituel de « chair et poisson ». Ce sont les *tièdes,* ni chauds ni froids, chauds et froids. Extérieurement, ils vivent assez religieusement, plutôt par crainte de l'enfer que pour l'amour de Dieu. Leurs journées ne sont pas ces « jours pleins » dont parle le Roi-Prophète. Ils ne pensent pas ou pensent très peu à Dieu et ne mettent pas en tête de leur programme : « Dieu premier servi. » Ils sont ces tièdes sur lesquels pèse la terrible menace de N.-S. qui veut les vomir, parce qu'ils le rebutent.

5. Enfin édifions-nous au doux et réconfortant spectacle de ceux qui connaissent vraiment Dieu et l'aiment de tout leur cœur, de toute leur âme, de toutes leurs forces, c'est-à-dire d'un amour affectif, effectif, continuel, souverain, ainsi que nous l'avons développé. Ils ne se contentent pas de quelques pratiques extérieures, de quelques formalités. Ils évitent avec soin le péché, imprègnent toute leur vie de christianisme, d'un christianisme profond, sincère, loyal, rayonnant et conquérant, en un mot d'un christianisme aimant.

II. — *Bienfaits de l'amour de Dieu*

Ce christianisme aimant, vivant, a pour nous les effets les plus heureux. Je les résume sous deux chefs principaux : l'*union à Dieu* et *bienfaits* pour toute notre âme.

A) *Union à Dieu.* — « L'amour de Dieu, dit S. Augustin, le rend présent dans nos cœurs comme au ciel. » Si nous aimons Dieu, nous le posséderons, car on ne peut aimer Dieu sans le posséder, tandis que les choses terrestres, or, honneurs, richesses, on peut les aimer sans les acquérir. « Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, a dit J.-C., et nous viendrons à lui et établirons chez lui notre demeure » (Jo., XIV, 23). Et S. Jean ajoute : « Celui qui aime Dieu vit en Dieu et Dieu en lui. » L'amour de Dieu et la grâce sanctifiante sont donc inséparables, celui qui aime Dieu est déjà au ciel ici-bas, comme le proclame S. Augustin : « Vous habitez la terre et possédez déjà le ciel, si vous aimez chrétiennement. Il n'en est pas de l'âme comme du corps ; si celui-ci voulait s'élever vers le ciel, il lui faudrait changer de place ; mais pour élever le cœur vers le ciel, il suffit de vouloir; aimer c'est déjà être bienheureux. » Aussi S. François de Sales nous avertit de ne pas longtemps nous demander si nous plaisons à Dieu, mais si nous avons de la complaisance en Dieu.

B) De cette union à Dieu découlent pour nous des *bienfaits* très précieux, lumière pour l'intelligence, force pour la volonté, paix pour l'âme.

1. Si nous aimons Dieu, le St-Esprit habite en nous et *éclaire notre intelligence.* La vraie sagesse, la vraie science consiste dans l'amour de Dieu. Notre âme ressemble à un miroir qui réfléchit les objets qu'on lui présente. Pour employer la comparaison dont se sert S. Charles Borromée, si l'on ne se rend compte de la douceur du miel qu'en le goûtant, on ne connaît Dieu que si l'on goûte son amour. Aussi on a pu dire que l'amour est le manuel de toute la théologie. Le fer rougi se laisse facilement forger, l'âme embrasée de l'amour de Dieu est plus sensible aux inspirations de l'Esprit-Saint. L'amour de Dieu à des hommes peu instruits ou ignorants comme S. Paul l'Ermite, S. Antoine, S. François, procure la science de Dieu. S. Dominique se plaisait à dire : « J'ai plus appris dans le livre de l'amour que dans toutes les Saintes Ecritures. »

2. Chez celui qui aime Dieu, la lumière ne va pas sans *la force,* sans le courage. Considérez l'amour naturel et toute la force qu'il inspire et nourrit ! Considérez chez l'animal l'amour maternel défendant, au péril de la vie, ses petits. Considérez-le chez nous. Un père, une mère qui aiment vraiment leurs enfants ne reculent devant aucune fatigue, aucune peine, aucune épreuve. « L'amour supporte tout et souffre tout » (I Cor., XIII, 7). Et, ainsi que le remarque fort justement S. Augustin, « les choses que l'on aime faire ne coûtent aucune peine, car on aime la peine même. » Si l'amour naturel donne déjà tant de force, que doit-il en être de l'amour divin ?

3. Avec la lumière et la force vient *la paix* de l'âme. Le Saint-Esprit est le consolateur (Jo., XIV, 26). Celui qui aime Dieu se sent pénétré de sa présence et possède la paix, non pas la paix que le monde prétend donner, mais la vraie paix de l'âme, parce que sa volonté est conforme à la volonté de Dieu ; cette conformité et la paix sont une seule et même chose.

4. Cette paix inonde l'âme qui revient à Dieu. Par l'amour de Dieu, nous obtenons *le pardon de nos péchés.* Elle retentit toujours à nos oreilles la parole du Christ au sujet de Marie de Magdala, la pécheresse : « Beaucoup de péchés lui seront pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé » (Luc, VII, 47). « L'amour, dit S. Pierre (I Pet., IV, 8), couvre la multitude des fautes. » Ecoutez S. Bonaventure comparant le feu et la charité : « Le feu consume la rouille, la charité consume la rouille du péché. » Rien n'assainit plus vite un terrain rempli de ronces et d'épines qu'un incendie, de même une seule étincelle de l'amour divin purifie notre âme de toutes ses fautes. S. Chrysostome dit sans restriction : « L'amour de Dieu ne supporte même pas le voisinage du mal. »

5. Enfin l'amour de Dieu nous obtiendra *la paix, la paix éternelle,* dans la lumière, dans la vision intuitive la grande paix du repos au ciel. S. Paul a dit : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a pas entendu, son cœur n'a pas senti ce que Dieu réserve à ceux qu'il aime » (I Cor., II, 29). Voir Dieu et l'aimer sont inséparables au ciel ; on ne peut voir un si grand bien sans l'aimer nécessairement.

* *

Tous ces bienfaits vous seront accordés *en proportion de la grandeur et de l'intensité de notre amour.* Toute œuvre qui n'est pas faite pour l'amour de Dieu est sans mérite. S. Paul déclare que le don des langues, les sciences, le don des miracles et des prophéties, les aumônes et les mortifications n'ont aucune valeur si la charité fait défaut (I Cor., XIII, 1-3). Ecoutez les comparaisons. Pour S. Matthieu, les bonnes œuvres sans charité ressemblent à une lampe sans huile (XXV, 8). — Pour S. Bernard, la lune tire sa clarté du soleil, et n'a pas d'éclat sans le soleil, de même la vertu sans amour de Dieu est sans mérite. — Pour S. Jean Chrysostome, le vaisseau ne peut naviguer sans voiles, et toutes nos actions sont infructueuses sans l'amour. — Pour S. Bonaventure, les mets sans assaisonnements n'ont aucun goût, de même nos œuvres, si l'amour manque, ne sont pas au goût de Dieu.

Dieu considère moins la grandeur de l'œuvre que celle de l'amour. Des œuvres de moindre importance faites avec un plus grand amour de Dieu ont un bien plus grand mérite à ses yeux que de grandes œuvres avec une charité médiocre. L'obole de la pauvre veuve eut plus de prix à ses yeux que tous les dons des riches (Marc, XII, 14). Celui qui a une charité plus grande arrive à une plus parfaite connaissance de Dieu. Il en est ainsi du feu ; plus il est ardent, plus sa lumière est vive. « L'amour de Dieu nous presse », dit S. Paul (II Cor., IV, 14). Aussi S. Augustin a-t-il pu dire que « l'amour est le poids de l'homme », c'est-à-dire que plus l'homme aime, plus il a de valeur devant Dieu, et plus il aura de gloire au ciel.

Aimons donc Dieu de toute notre âme. Aimons-le comme des enfants bien-aimés. Gardons avec piété filiale tous ses commandements, gardons, récupérons, si besoin en est, l'état de grâce et faisons tout par amour pour Dieu, pour que nous l'aimions à jamais dans le ciel. *Amen.*

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

XX

2e commandement de Dieu

LE VŒU

Mes frères,

Le serment que je vous expliquais dimanche m'amène à vous parler du vœu, parfois appelé « un serment pieux ». C'est plus que cela. Le serment est une assurance donnée à un homme avec appel au témoignage de Dieu. Le vœu est une assurance donnée à Dieu lui-même, même si la chose promise intéresse la Sainte Vierge ou les saints. Que penser du vœu ? A quelles règles est-il soumis ?

I. — *Que penser du vœu ?*

Le vœu rentre dans les plus anciennes coutumes de l'humanité. C'est un besoin profond de l'homme, remarqué toujours et partout, de se grandir, de se dépasser en sortant de ses courtes limites : c'est pourquoi, s'engager envers Dieu a été une première satisfaction de ce besoin. A ce penchant intime la religion attribue son expression la plus haute ; elle nous présente le vœu comme un acte agréable à Dieu. Ordinairement on le définit : « Une promesse délibérée et libre faite à Dieu d'une chose meilleure » (c. 1307).

Le *vœu est une promesse :* ce qui indique un engagement pris envers Dieu, c.-à-d. un acte par lequel on s'oblige en conscience à accomplir une chose, de sorte que l'on pèche si l'on vient à y manquer par sa faute. Seule, une promesse précise avec l'intention de se lier sous peine de péché constitue un vœu. Une résolution ne suffit pas : celle-ci n'existe que vis-à-vis de soi-même ; elle n'est pas obligatoire. On ne s'oblige pas envers soi ; toute liberté reste, puisqu'on peut toujours se libérer de l'engagement contracté. Par là, vous voyez que le vœu diffère du simple propos d'accomplir telle bonne œuvre, tel acte de vertu mais sans aucune volonté de se contraindre. Au contraire, le vœu est une loi expresse que l'on s'impose, une sorte de contrat avec Dieu, enchaînant la conscience. Clovis à Tolbiac, promet de se convertir, s'il remporte la victoire, un malade s'engage à aller à Lourdes, s'il guérit. Clovis, le malade, ont fait un vœu. A la fin d'une retraite, vous prenez la résolution de communier tous les dimanches, c'est une pure détermination ; si vous l'omettez, vous ne péchez pas.

Une promesse délibérée et libre. Inutile de l'expliquer longuement. Dès lors que le vœu asservit la conscience il doit être un acte effectué avec connaissance, avec choix, avec liberté ; en d'autres termes il faut savoir ce qu'on fait et le vouloir. Aussi les vœux faits avant l'âge de raison ou arrachés par la violence sont nuls. Notez qu'il n'est pas nécessaire de manifester la promesse par la parole ou d'autres signes ; seule l'intention est requise. C'est de l'intention que le vœu tire sa force.

Promesse faite à Dieu. A Dieu uniquement s'adresse le vœu proprement dit, car il est un geste de culte suprême. Et, si l'on dit : je me voue à la Sainte Vierge, à tel saint, cela signifie se placer spécialement sous la protection de la Sainte Vierge ou d'un saint afin d'obtenir de Dieu par leur entremise les grâces désirées.

D'une chose meilleure. De vrai, le vœu est l'assurance d'une chose réalisable, non seulement bonne en elle-même, mais meilleure que celle qui lui est opposée « *de meliori bono* ». Ainsi le jeûne, l'aumône peuvent être matière d'un vœu : car il est mieux de faire ces choses que de s'en abstenir ; généralement parlant, tout ce qui est à l'inverse des conseils évangéliques ne peut pas être l'objet d'un vœu...

Et un vœu est absolu ou conditionnel selon qu'il est formulé sans ou avec condition : je fais vœu de donner telle aumône à la Croix-Rouge ; — personnel, quand on lie sa propre personne, ses propres actions : je promets à Dieu de jeûner ; — réel, quand il s'agit d'une matière hors de nous : je m'engage à verser aux pauvres dix mille francs ; ces sortes de vœux les héritiers sont tenus de les exécuter; — solennel ou simple, s'il est revêtu ou non des formalités prescrites par l'Eglise : tels, les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance émis dans un ordre religieux. En les prononçant et en les pratiquant le religieux désapproprie complètement son âme, la dépouille absolument, la laisse nue devant Dieu, à qui tout est remis : par le vœu de pauvreté il renonce aux biens de la terre, par le vœu de chasteté au mariage et aux plaisirs de la chair, par le vœu d'obéissance il renonce à sa volonté. Donc le vœu est une promesse délibérée et libre faite à Dieu d'une chose meilleure. Et ce geste est agréable à Dieu : c'est un sacrifice volontaire qui lui est offert; méritoire pour nous : il nous fait accomplir des actes plus difficiles et plus saints. Bien que le vœu soit chose excellente il est soumis à des règles.

II. — *A quelles règles est-il soumis ?*

Il nous est permis par le vœu d'ajouter aux sévérités de la vie chrétienne. Toutefois, des règles sont à observer. On peut les réduire à deux : avant, *prudence dans la décision ;* après, *fermeté dans l'exécution.* Je m'explique.

La prudence est la connaissance pratique des choses à rechercher ou à fuir. « Etre prudent c'est voir juste et vouloir juste ». Elle est « l'œil de l'esprit ». Nécessaire en toutes choses, elle est plus que nécessaire dans une promesse comme celle du vœu. « Lequel de vous, déclare Notre-Seigneur, s'il veut bâtir une tour, ne suppute auparavant et à loisir la dépense nécessaire pour mener l'œuvre à bonne fin, de peur qu'après avoir posé les fondements, il ne puisse l'achever, et que tous ceux qui la verront ne se mettent à le railler, en disant : Cet homme a commencé à bâtir, et il n'a pu achever ? » (Luc, XIV, 28 et s.). De même pour le vœu : avant de le contracter, réfléchissez, mesurez vos forces, vos possibilités ; prenez l'avis d'une personne sage, expérimentée, connaissant parfaitement votre position. « Est-il permis de faire des vœux ? Oui, il est permis de faire des vœux, mais après avoir bien réfléchi et, autant que possible, pris conseil » (Catéchisme national). Pas de ces vœux à la légère, comme il arrive fréquemment en un moment de peine extrême ou de dévotion enthousiaste. A ce propos, je vous suggère cet avis de S. François de Sales. Certaine